

Note

« Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1988, 290 p. »

Roger Charland

Politique, n° 17, 1990, p. 145-152.

Pour citer cette note, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/040651ar>

DOI: 10.7202/040651ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Notes de lecture

Thierry HENTSCH, *L'Orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1988, 290 p.

Plusieurs mois après la parution du livre de Salman Rushdie, *The Satanic Verses*¹, l'auteur doit toujours se tenir hors des rencontres littéraires et mondaines. Sa tête est toujours mise à prix, et ce malgré la mort de Khomeyni. La levée de bouclier qu'entraîne la parution du livre «maudit» oblige l'Occident à prendre encore une fois conscience des différences entre les cultures. Au moment même où le mode de production capitaliste domine l'ensemble des rapports des individus à la nature et des individus entre eux, éclatent des réactions qui visent à modifier cette marche vers la monopolisation des modes de vie et de production. Dans cette optique, le nationalisme des années 60, la libéralisation du joug colonial, le développement d'un certain enthousiasme pour la différence religieuse ou culturelle, l'irruption, même dans les pays industrialisés, de résistances à l'anéantissement des régionalismes par l'industrie culturelle concourent à poser la question du fondement de la modernité et de son système de légitimation.

C'est dans cet esprit que la lecture de Hentsch s'est effectuée. Non pas qu'une telle lecture renferme une morale nouvelle, comme le projet sartrien non réalisable d'une morale dans le

1. Rushdie, Salman, *The Satanic Verses*, Viking Press, 1988. Une édition française est parue chez Christian Bourgeois éditeur.

monde capitaliste, mais bien un constat de l'échec de la prétention universelle de l'Occident à la liberté et à la démocratie.

Ce livre s'interroge sur la vision qu'a eue l'Occident, de l'Est méditerranéen.

La construction de l'Orient

L'impossible symbolique Occident-Orient marque le texte de Hentsch dès les premières pages. Pour lui, l'Orient est un concept qu'a construit l'Occident, construit négatif, irrespect de l'autre, refus de la différence. Plusieurs auteurs se sont efforcés de présenter la substance de ce qu'est l'Islam, l'Islamisme ou l'Est méditerranéen, satisfaisant ainsi un public de plus en plus nombreux, étant donné l'importance que prend cette région, tant sur le plan des relations politiques mondiales que sur celui du renforcement de l'Islam.

Hentsch nous rappelle que l'oeuvre de plusieurs islamistes contemporains, dont celle de Maxime Rodinson, pose que la compréhension de l'Islam passe par la démystification de celui-ci.

Ainsi il écrit que son:

livre retrace les principales étapes de la pensée politique européenne à travers lesquelles s'est peu à peu construit notre imaginaire collectif sur l'Orient méditerranéen, et (il) essaie de situer chacun de ces moments dans le contexte général qui l'a produit².

On note l'ambition du projet lorsque Hentsch propose une relecture de l'évolution de l'imaginaire intellectuel concernant l'Est méditerranéen. Retraçant ce construit à partir d'une mise en situation de la pensée occidentale il privilégie, en premier lieu, une discussion où la géographie politique règne en maître. Il se demande d'où sont partis les auteurs anciens et modernes lorsqu'ils ont tracé cette ligne de démarcation entre l'Occident et l'Orient. De la Grèce,

2. Hentsch, Thierry, *L'Orient imaginaire*, op. cit.

bien sûr, berceau de la rationalité occidentale, de la chrétienté impure des premiers siècles de son existence, ce qui a contribué à fixer l'évolution des relations.

Le second chapitre, ainsi qu'une bonne partie du troisième, sont consacrés à l'explication du phénomène religieux comme élément constitutif de la négation de la barbarie. Les croisades sont vues comme une période fondatrice en ce qu'elles assurent l'hégémonie de la religion catholique en Europe et ensuite, dans certaines régions de l'Est méditerranéen. Les XVe, XVIe et XVIIe siècles constituent des époques charnières. Il y a, d'un côté, les nombreux conflits militaires et de l'autre, la recherche de nouvelles voies de passage; c'est le début des grandes explorations (p. 81 et suivantes). Dans ces mêmes chapitres, l'auteur commence à analyser les textes constitutifs de l'imaginaire occidental concernant l'autre. En faisant appel à l'histoire des croisades et à l'évolution religieuse, Hentsch explique que la rencontre de l'Ouest et de l'Occident repose sur une compréhension antagoniste des deux religions. Plébéienne, la religion islamique a fortement été rejetée par les Occidentaux qui croyaient que le système féodal et la religion allaient de pair. Il y avait aussi la science qui, à cette époque, était beaucoup plus avancée à l'Est de la Méditerranée qu'en Europe. Phénomène de frustration pour ceux qui pensaient, même avec des différences très marquées, qu'ils étaient porteurs d'une «supériorité globale».

Car force est de reconnaître aujourd'hui qu'entre l'admiration pour la science arabe et le racisme anti-musulman, c'est le second qui a le plus profondément et le plus durablement impressionné les mentalités collectives en Occident, alors qu'au XIIIe siècle le rejet religieux ne fondait aucun sentiment de supériorité globale sur le monde musulman, au contraire. Sans doute cela vient-il de ce que les lumières arabes ne touchaient qu'une minorité d'érudits, tandis que les calomnies généreusement répandues par l'Église sur Mahomet et son imposture constituaient la seule information que

*pouvaient avoir sur l'islam les masses illettrées qui n'étaient pas en contact direct avec lui*³.

Par la suite, Hentsch fait l'histoire du clivage. Dans un chapitre intitulé: *Genèse d'un clivage*, il commente minutieusement l'analyse des principaux auteurs occidentaux qui ont écrit sur l'Est méditerranéen. Reprenant de Michel Foucault l'idée de la limite de l'*épistémè* occidentale, il s'arrête à Saint Thomas d'Aquin, Pierre Belon du Mans et plusieurs autres⁴. Il s'attarde plus longuement aux propos de Machiavel. Bien que l'Orient ait été quasi absent des écrits de Machiavel, Hentsch constate que pour Machiavel les chrétiens devaient se regrouper pour combattre l'effet pervers de l'Islam. Certes, les récits de voyage ou les critiques spontanées, comme celle de Machiavel, ne vont pas tous dans le même sens; certains vont jusqu'à prétendre qu'il y a une possibilité d'union entre les deux civilisations. Au XVI^e siècle une telle idée a été défendue par Guillaume Postel. Ce dernier croyait en l'importance de connaître la culture de l'Orient, et voyait le Coran comme un ouvrage fondamental. Postel ira même jusqu'à étudier le Coran, en latin d'abord, en arabe ensuite. Il a construit une science qui, aujourd'hui, s'appelle l'orientalisme. Après avoir réfuté les idées de l'Islam, du moins ce qu'il en saisit ou ce qu'il veut en saisir, il considère finalement que la barbarie est encore ce qui gouverne ces peuples. Un déplacement dans la stratégie du refus voit ainsi le jour. Si le projet de l'Orient était pur et dur, il s'agit maintenant de créer une réalité, un construit (*épistémè*) qui devient une source de légitimation du rejet de l'Orient par l'Occident. Hentsch termine cette partie de son ouvrage en indiquant que: «Postel annonce l'orientalisme européen: l'autre apparaît déjà comme manière à engloutir et à digérer»⁵.

3. Hentsch, *op. cit.*, p. 78.

4. Il est à noter que les ouvrages que cite Hentsch sont souvent des récits de voyage. Ces ouvrages sont des sources intéressantes d'informations pour l'analyse de la perception que l'Occident cultivé se faisait de l'Est méditerranéen.

5. *Idem*, p. 107.

Mais il faut pourtant éviter le piège de définir une nouvelle compréhension, dont la légitimation prendrait ses racines dans le mépris de la différence plus qu'autre chose. En somme, il faut que l'Occident donne un sens à sa propre histoire pour pouvoir l'ériger en dogme. À l'aube du XIXe siècle avec Hegel et Marx, nous assistons au développement du déterminisme historique. Mais il ne faut pas aller trop rapidement.

Hentsch nous explique que c'est chez Bodin que le déterminisme historique prend racine. Si on savait que Bodin a été l'un des constructeurs de l'idée d'un système de gouvernement universel et il est aussi intéressant de noter qu'à la suite de Postel, Bodin rêve de fusionner l'Orient et ses mystères à cette République universelle. Une telle vision soutient que le monde correspond à «trois zones géographiques et à trois types de peuples»⁶. Ce dépeçage de l'Europe et des continents connus à l'époque, était très courant. Bodin, par exemple, a proposé un découpage à la fois géographique et racial. Le Nord serait composé des Allemands, des Anglais et des Scythges (ancêtres des Turcs), cette région étant caractérisée par la violence et la brutalité. Le Sud regrouperait des peuples contemplatifs et philosophes: les Égyptiens, les Grecs, les Italiens et les Espagnols. Enfin, il y aurait une région centrale caractérisée par son sang-froid, son désir de justice. La France en ferait partie.

Comme on peut le constater ce type de classification géographico-raciale n'est pas complètement disparue aujourd'hui⁷. Hentsch résume ainsi la principale transformation de la connaissance historique de cette époque:

6. *Idem*, p. 109.

7. Ce découpage est expliqué dans Jean Bodin, *La méthode de l'histoire*, traduit et présenté par Pierre Mesnard, Alger, Publications de la faculté des lettres d'Alger, 1941. Hentsch explique les théories de Bodin à partir de la page 107 de son ouvrage. Pour un éclairage plus développé du développement en Occident du savoir historique cf. Georges Benrekassa, *La politique et sa mémoire. Le politique et l'historique dans la pensée des Lumières*, Paris, Éditions Payot, 1983. Sur Bodin et son analyse de l'héritage romain cf. p. 268 et suiv. Pour les analyses de Montesquieu concernant la géographie et sa typologie des États, cf., p. 205 et suiv. du même volume.

Au début du siècle (le XVI^e R.C.), Machiavel faisait voyager la vertu d'un peuple à l'autre dans tous les sens, d'ouest en est et du nord au sud. À la fin du même siècle, Bodin lui donne la direction unique qu'on sait, aussi sûre et irréversible que la progression du soleil⁸.

Les Lumières fixent une fois pour toutes la distance orientale. Dans le quatrième chapitre de son ouvrage, Hentsch nous propose une analyse des principaux axes de l'évolution de la pensée occidentale. Si auparavant l'on se contentait de décrire, de raconter ou d'ignorer l'Orient, maintenant on le scrute, on élabore un corpus rationnel à propos de l'autre. L'auteur l'indique bien:

L'Europe examine l'Orient avec la tranquille assurance de celle qui ne se sent pas menacée ni se veut menaçante... (elle) regarde le monde (et elle) n'est regardée par personne d'autre qu'elle-même⁹.

Dans ce chapitre, Hentsch parle de Racine, de Leibniz, de Voltaire et de Montesquieu. Il fait le tour de tous les penseurs qui tentèrent, tant bien que mal, de systématiser un Orient imaginaire. Objet d'étude mais aussi objet de répulsion qu'est ce despotisme oriental. Disons, et nous y reviendrons plus tard, que les Lumières parlent de l'Orient dans un langage axé sur la domination, en posant à priori que la vérité est du côté de l'Occident, du côté de la rationalité devenue notre mode de pensée. Une telle perception sera au centre de la modernité, saisie ici dans le barbarisme de la colonisation et de la prétention à la vérité¹⁰.

C'est dans les deux derniers chapitres de l'ouvrage que Hentsch pense la mythologie occidentale concernant l'Orient com-

8. *Idem*, p. 115-116.

9. *Idem*, p. 164. Notons que ce regard des Lumières est aussi différent de celui du XVI^e siècle en ce sens que la religion ne joue plus un rôle principal dans les jugements de fond que l'Occident pose sur l'Orient.

10. Voir le très bon livre de J.M.G. Le Clésio, *Le rêve mexicain ou la pensée interrompue*, Paris, NRF essais, Gallimard, 1988.

me un rapport binaire où s'opposent la barbarie et la civilisation, le progrès et la réaction, la rationalisation et le charisme. Il propose un amalgame théorique qui se présente comme une étude des mutations inhérentes à la modernité. La plus importante de ces mutations est sans doute la révolution industrielle tant dans ses effets sur la vie quotidienne des gens que dans la perception que les Européens vont développer d'eux-mêmes. C'est la naissance d'un nouvel imaginaire qui repose sur la tendance à calculer, à définir et à contrôler le réel. Ce nouvel imaginaire se traduit par des changements dans la perception du temps, l'accentuation du contrôle des masses ouvrières¹¹, la montée de l'opinion publique bourgeoise. Tout ceci influence la perception que l'Occident se fait de l'autre, ou comme le dit en fin de chapitre Hentsch: «L'Orient est ce rêve agonisant que fabrique notre modernité»¹².

Dans son dernier chapitre, Hentsch expose d'abord les pensées de Spengler (pp. 224-230) et de Toynbee (pp. 230-235) pour ensuite discuter des tendances réconciliatrices de l'Occident et de l'Orient (Berque, et quelques orientalistes actuels). Dans ces dernières pages, nous avons de la difficulté à suivre Hentsch. Comment peut-il juger de l'autre, étant lui-même un occidental? Comment peut-il préjuger que sa propre alternative, sa déconstruction ou son anthropologie, ne soit pas elle-même le produit d'un européenocentrisme?

De telles questions nous forcent à réfléchir aux présupposés sur lesquels Hentsch se base pour fournir une alternative à l'épistémè occidentale en ce qui concerne l'autre. Certes, Hentsch se défend bien d'avoir une solution toute faite à propos de la perception occidentale de l'Orient. Le scepticisme dont il témoigne

11. Voir à ce sujet notre texte en collaboration avec Jean-Pierre Charland, «L'émergence de la production capitaliste et le contrôle de la main-d'oeuvre», dans *Critiques socialistes*, n° 6, 2e trimestre 1989, pp. 123-152. Dans ce texte nous prétendons, après plusieurs autres, que la caractéristique principale de la révolution industrielle se situe davantage dans la mise au pas de la classe ouvrière que dans l'application rationnelle de moyens techniques de production.

12. *Idem*, p. 217.

manque trop souvent au chercheur. Mais la connaissance scientifique ne saurait reposer uniquement sur un relativisme frileux, encore moins, sur des accusations pas toujours étoffées de la raison occidentale et de la modernité¹³. De plus, il nous apparaît que la perception proposée par Hentsch repose sur une vision du monde, fort populaire au début des années 60 et 70, le tiers-mondisme. Finalement, il faudrait souligner que ce que l'on appelle l'occidentalisation, le développement de l'épistémè, etc... ne visent pas que l'autre et qu'ils renvoient également à la mise en place d'une nouvelle organisation dans les sociétés européennes.

Soulignons que ces quelques critiques ne sauraient diminuer la valeur du livre de Thierry Hentsch. L'écriture est limpide, le développement très bien structuré; bref, il s'agit d'une contribution importante. C'est pourquoi il aurait été nécessaire que l'éditeur nous renseigne sur l'auteur, car pour beaucoup de Québécois, Thierry Hentsch est un pur inconnu. Souhaitons que ce livre le fasse connaître davantage.

Roger Charland
Université de Montréal

13. Il serait beaucoup trop long de discuter des théories visant la critique de l'irrationalisme, cette critique de la critique de la raison. Le lecteur intéressé se rapportera au dernier livre de Jürgen Habermas traduit en français: *Le discours philosophique de la modernité*, Paris, Éditions Gallimard, 1988.